

J O A C H I M S C H N E R F

CETTE NUIT

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Zulma, 2018.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Cette nuit*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

À la mémoire de Josué

Ils ont amputé
Tes cuisses de mes hanches.
À mes yeux ce sont toujours
Des médecins. Tous autant qu'ils sont.

Ils nous ont détachés
L'un de l'autre. À mes yeux ce sont des ingénieurs.
Dommage. Nous étions une bonne invention
Et amoureuse avec ça : un avion fait d'un homme
et d'une femme,
Avec des ailes et tout le reste :
Nous nous sommes un peu élevés du sol,
Nous avons un peu volé.

YEHUDA AMICHAÏ, *Perdu dans la grâce*

Traduit de l'hébreu par Emmanuel Moses

Ma tête se redresse, j'observe la couverture qui dissimule mon corps. Le torse est ici, les bras et les jambes du mauvais côté du lit. Mon esprit s'éclaircit peu à peu. Je me rappelle avoir roulé à la recherche du sommeil pour enfin le trouver à gauche. Du côté gauche lorsqu'on est allongé, son côté à elle. Les draps sont froids, mes yeux fatigués. Je retiens ma respiration pour scruter chaque détail de l'appartement mais je n'entends rien, pas même un craquement. Les nazis l'auraient-ils raflée ?

Je m'appuie sur les avant-bras pour décortiquer la pièce et regarder ses mains réajuster chaque objet. Je perçois ses mouvements, ses premiers gestes matinaux, j'ai cette assurance du souvenir qui ne parvient pourtant pas à étouffer l'angoisse qui a suivi l'enterrement. Oublier son visage.

Alors je ferme les paupières et m'imagine blotti contre l'autre bord du lit, près du corps brûlant de Sarah. Présenter mon dos au côté qu'elle affectionnait et la supposer endormie, proche de la commode qui renferme toujours ses vêtements à l'odeur de musc. De son vivant, je ne pouvais profiter de la fraîcheur

de sa partie du lit ; gardienne intraitable. Au mieux arrivais-je à ramper jusqu'à son oreiller alors qu'elle était sous la douche, et m'y perdre le temps d'un souffle.

Un demi-siècle sans connaître le sommeil de son côté et puis cette nuit blanche à son chevet, agenouillé. C'était un autre lit, un lit d'hôpital. Sarah est morte il y a deux mois à peine et je me réveille avec la peur d'oublier ses traits. Je ne veux pas d'une photo d'elle dans la chambre alors j'irai jusqu'au salon, comme chaque matin, contempler son sourire et ses yeux bleus. Le verre est froid sous mes ongles, il la cadavérise, fait briller et pâlir sa peau encadrée. Puis je me dirigerai vers la cuisine sans lâcher son image pour préparer mon petit déjeuner.

Il n'y aura pas de pain ce matin. Je me suis débarrassé des aliments proscrits pendant Pessah, les dernières miettes ont disparu hier soir à la lumière de la bougie. Les questions pascales gagnent mon esprit à l'approche du Seder, me submergent : Pourquoi cette nuit est-elle différente des autres nuits, des précédentes et des suivantes, des printemps passés et des Pâques à venir ?

Le refrain bourdonne dans ma tête comme lorsque j'étais enfant, d'abord par réflexe puis avec la conscience du devoir. Se produire autour de la table, devant tout le monde, chanter ces interrogations juives millénaires, les maltraiter, les remâcher. Et à l'assemblée de compléter les questions à l'unisson,

en rythme et en hébreu si possible, le sourire en coin, sans négliger les airs plaintifs de circonstance. Aux adultes goguenards d'accompagner les benjamins, leurs poings frappant la mesure, lorsqu'ils déclament :

Toutes les nuits, nous avons le choix entre du pain et de la Matsa, alors pourquoi cette nuit ne mangeons-nous que ce pain azyme ?

Toutes les nuits, nous avons le choix entre diverses sortes d'herbes, alors pourquoi cette nuit ne mangeons-nous que des herbes amères ?

Toutes les nuits, nous ne trempons jamais nos aliments, alors pourquoi cette nuit les trempons-nous à deux reprises ?

Toutes les nuits, nous mangeons assis ou accoudés, alors pourquoi cette nuit mangeons-nous tous accoudés ?

Les quatre strophes du Ma Nichtana, chantées par les plus jeunes de la famille au début du Seder, quatre questions qui n'en forment finalement qu'une, essentielle : pourquoi cette nuit est-elle différente de toutes les autres ? D'une naïveté feinte on s'interroge, chaque année, lors des deux soirées pascales. Un Seder puis un autre, deux nuits exceptionnelles à leur manière. Où l'on pose les mêmes questions sans fin. Où l'on déglutit les mêmes plats. Où l'on décline l'histoire du peuple juif en exil avec nuances et variantes d'apparat, saintes nuances qui pimentent toutes les Sorties d'Égypte. Puis celles-ci, sans Sarah.

Ça y est j'entends un bruit. Le parquet a grincé, je n'ai pas rêvé. Est-ce que les nazis seraient revenus? Nouveau crissement. Je me répète qu'on ne rafle plus de nos jours mais le bruit des bottes venues fouiller le cellier se mélange à la réalité. Ils ne reviendront pas, c'était il y a près de soixante-dix ans. Et pourtant je n'arrive plus à dissocier les strates sonores, à faire taire le bourdonnement de la mort. Mon corps vieilli est là, je le vois dessiné sous mes yeux avec ses faiblesses et ses impuissances, il gît sous la couverture trop grande qui nous recouvrait lorsque Sarah s'allongeait près de moi.

Qu'ils me prennent s'ils le veulent, mais qu'ils m'accordent encore quelques jours. Je ne peux pas laisser mes deux filles orphelines ce soir, j'ai promis à Michelle et Denise de diriger la soirée, sanctifier le vin, mener les chants, distribuer chaque aliment comme il est décrit dans la Haggada. Un livre de prières et de lamentations, un récit de combat, d'exode, de questions et d'espoir. Pour en découdre avec l'oubli. Tout y est minutieusement recensé, jusqu'au plus simple geste. Avant d'entamer la lecture de la Sortie d'Égypte je saisirai le plateau d'argent qui trône au centre de la table, déclinerai les six aliments qui s'y trouvent comme à chaque fête de Pessah.

Tania et Samuel, les enfants de Michelle et Patrick son mari, écouteront avec attention les explications de leur grand-père qu'ils connaissent déjà par cœur. Car il en est ainsi, on ressasse les goûts et les mélodies,

les anecdotes de la mémoire familiale. Je prendrai les minces morceaux de céleri et d'un geste précis les tremperai dans l'eau salée, bâtons filandreux et dégoulinants de larmes, les larmes des Hébreux maintenus en esclavage. Toute la famille mastiquera en grimaçant.

« Tu arrêtes ça, espèce de porc ! » Michelle, ma benjamine. Elle n'avait pas pu se retenir bien longtemps l'an passé. Tania et Samuel imitaient leur oncle Pinhas en accumulant le plus de céleri possible dans leur bouche, mais Michelle a beaucoup de mal à garder son calme lorsque son beau-frère entraîne les petits dans ses jeux idiots. « Papa, tu reprends. Samuel ! Ça suffit ! Tu sais qu'on ne joue pas avec la nourriture, ton oncle est détraqué. Ooh ! Ça te fait rire, Tania ? » Denise, mon aînée, baissa les yeux sans essayer de défendre son mari. Quant à Patrick, il courut s'enfermer aux toilettes, les mains crispées sur son estomac. Ma pauvre Sarah le suivait du regard, désolée par cette entame de Seder.

Michelle arrivera en toute fin de matinée pour m'aider à préparer le dîner. Il doit être sept heures et je pense déjà aux célèbres diarrhées de son mari. Tous les Juifs strasbourgeois se souviennent encore de la Bar-Mitsva de Patrick qui restera l'un des moments marquants de notre communauté. Il avait donc treize ans et se tenait face aux fidèles, prêt à chanter. Un cri d'estomac s'était soudain fait entendre autour des

rouleaux de la Torah. Le rabbin avait feint de n'avoir rien remarqué, mais le bruit avait recommencé lorsque Patrick s'était mis à réciter les premiers mots du verset. Les genoux crispés, les cuisses serrées pour prévenir l'inévitable. Fesses contractées, le jeune Bar-Mitsva avait détalé à la première interruption.

Patrick avait presque atteint les toilettes lorsque son corps l'avait humilié pour de bon. Il s'était ensuite enfermé, pleurant, insultant l'âge adulte et ses juiveries, tout en essayant de se déshabiller d'une seule main. De l'autre, il serrait toujours la main d'argent à l'index tendu, le Yad, qui sert à pointer le texte lors de la lecture des rouleaux sacrés. Il dut se débrouiller pour descendre son pantalon, bloquer son slip aux genoux, et nettoyer ce qui pouvait encore l'être avec cinq doigts de chair et quelques feuilles de papier toilette. Quand il avait enfin pu regagner les rangs de la synagogue, le pantalon humide et les doigts serrés autour de la main d'argent, tout le monde s'était mis à rire, à rire si fort que les cris hilares avaient été entendus jusqu'au parc du Contades jouxtant le bâtiment. Je fus témoin de cette première diarrhée de mon futur gendre, un tournement de ventre qui en appela beaucoup d'autres, apparemment inséparables de sa judéité.

Quand Patrick revint à la table du Seder, le malaise était encore plus pesant. En son absence, je n'avais pu résister à l'envie de provoquer la correspondante de

ma petite-fille, tout droit venue de Berlin. C'était à Tania de l'accueillir une semaine dans le cadre d'un échange scolaire, après avoir elle-même passé un séjour en Germanie, le Seder de l'an dernier tenait toutes ses promesses. Je m'apprêtais à recevoir cette Allemande comme il se devait mais quelle déception... Longs cheveux noirs, le teint caramel, je ne m'attendais pas à ce type d'aryenne. « Leyla ? Une mère turque ? » J'avais dû dissimuler ma contrariété et réviser pour l'occasion mes blagues canoniques. Quand soudain, une illumination : « Est-ce que tu connais la différence entre un mirador et un minaret ? »

Heureusement pour son estomac, Patrick n'assista qu'au silence qui suivit la chute. Leyla demeurerait bouche bée, Tania, d'habitude vindicative et impulsive lorsque l'on écorche *l'autre*, était blême. Mon gendre se rassit sans réclamer ce qu'il avait manqué. Pas un bruit. Puis le ronronnement sacré s'empara de nous sans que nous nous concertions, le malheur des Hébreux pouvait enfin débiter.